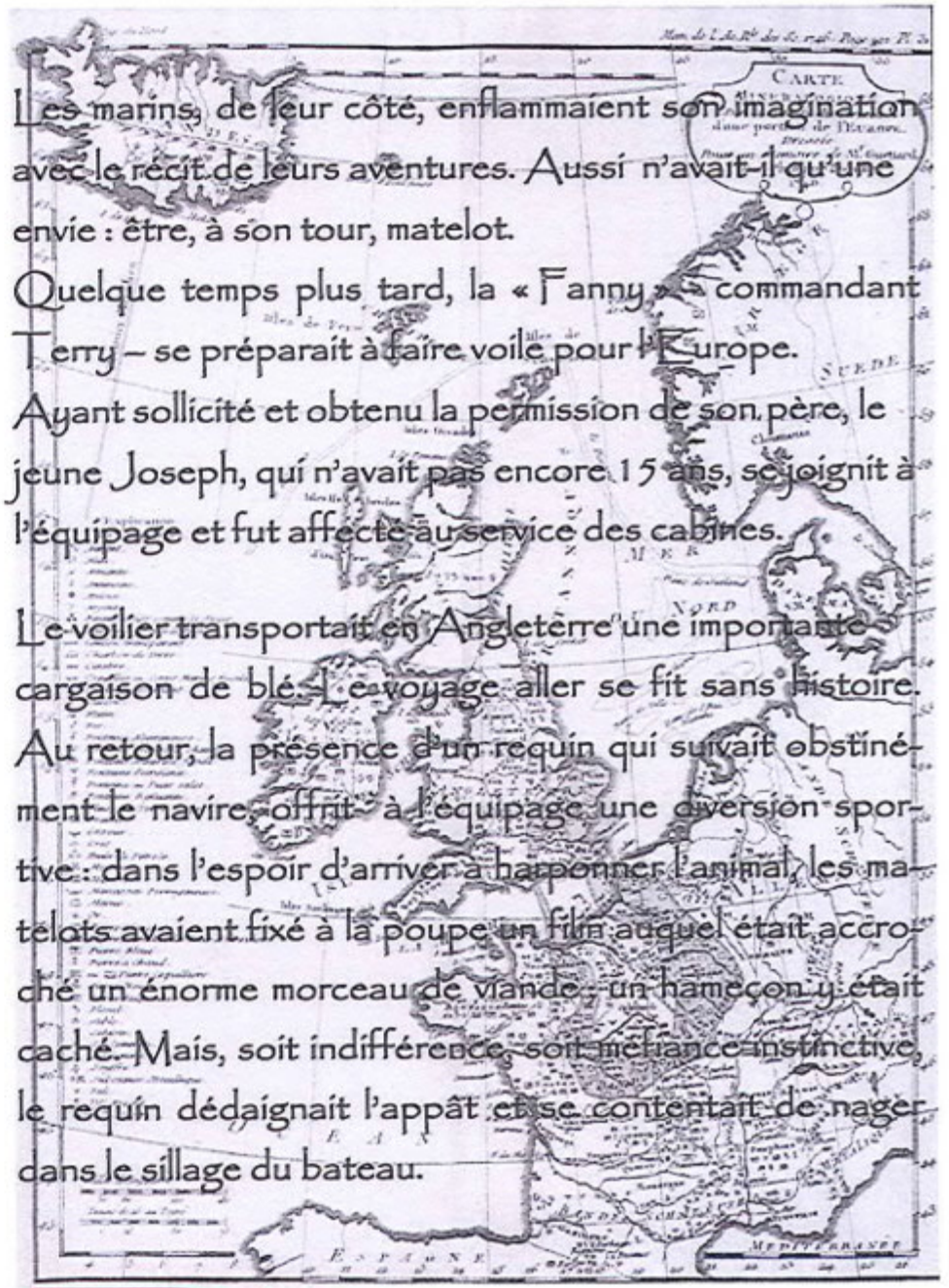
Le petit joseph naquit en 1792. Il avait un an quand ses parents quittèrent la ville de Rochester (Etats-Unis) pour aller s'établir à New Bedford, sur la côte atlantique.
Tout enfant, Joseph avait souhaité devenir marin. Il aimait l'aventure et s'imaginait volontiers allant de découverte en découverte à travers le vaste monde. Ce qui l'intriguait surtout, c'était l'autre face de la sphère terrestre, celle qu'il ne connaissait pas ! Persuadé que son père ne le laisserait jamais partir, il n'osa pas lui faire part de ses projets. Mais il les confia à sa mère qui s'efforça de l'en dissuader. Un jour, cependant, pour avoir la paix, elle consentit à le laisser s'embarquer sur le bateau de son oncle qui faisait route vers Boston. Elle pensait ainsi guérir l'enfant de ce désir irraisonné. Ce fut le contraire qui se produisit ; le penchant du gamin pour la mer n'en devint que plus vif.

On peut s'étonner que, fils de terriens, le petit Joseph ait manifesté un si vif désir de naviguer. L'enfant restait des heures à contempler le jeu des vagues ou le mouvement des bateaux dans le port.



Les marins, de leur côté, enflammaient son imagination avec le récit de leurs aventures. Aussi n'avait-il qu'une envie : être, à son tour, matelot.
Quelque temps plus tard, la « Fanny », commandant Terry – se préparait à faire voile pour l'Europe.
Ayant sollicité et obtenu la permission de son père, le jeune Joseph, qui n'avait pas encore 15 ans, se joignit à l'équipage et fut affecté au service des cabines.

Le voilier transportait en Angleterre une importante cargaison de blé. Le voyage aller se fit sans histoire. Au retour, la présence d'un requin qui suivait obstinément le navire offrit à l'équipage une diversion sportive : dans l'espoir d'arriver à harponner l'animal, les matelots avaient fixé à la poupe un filin auquel était accroché un énorme morceau de viande ; un hameçon y était caché. Mais, soit indifférence, soit méfiance instinctive, le requin dédaignait l'appât et se contentait de nager dans le sillage du bateau.

Le Requin

Un dimanche soir, le jeune Joseph grimpa au mât pour voir si un autre bâtiment était en vue. Comme il redescendait, il perdit pied et, brisant des agrès dans sa chute, fut catapulté par la résistance élastique des cordages, et se retrouva dans les flots...Quand il fit surface, il constata terreur qu'une distance considérable le séparait déjà du navire. Mais des hommes de l'équipage avaient été témoins de sa chute et, déjà, le capitaine ordonnait de lancer un filin pour qu'il pût s'y attacher. On le hala lentement jusqu'au navire ; là, dans un ultime effort, les matelots le hissèrent à bord.

— Es-tu blessé ? s'enquit le capitaine.

— Non il en était quitte pour la peur...

— Et le requin, qu'est-il devenu ? lança soudain quelqu'un.

Le requin !... Tant qu'il était dans l'eau, Joseph n'y avait même pas pensé. Mais, maintenant qu'il était sauf, il se voyait rétrospectivement déchiqueté en petit morceaux et rougissant l'eau de son sang... Il se mit à trembler de tous ses membres. Mais il voulut en avoir le cœur net.

Traversant le pont, il s'en alla inspecter la partie de mer qui avait jusque-là échappé à son investigation. Alors il aperçut le monstre sanguinaire, sa nageoire dorsale émergeant à peine des vagues, masse argentée qui virait lentement contre le flanc du bateau pour reprendre sa place en poupe ! Une seule explication était possible :

le garçon venait d'être miraculeusement protégé.

Joseph en eut positivement la certitude. Le reste de l'équipage partagea sa conviction.

L'Iceberg

Quelques semaines plus tard, alors que le navire naviguait en Mer Blanche, il heurta un iceberg. Comme il fendait la mer toutes voiles dehors, le choc fut extrêmement violent. La proue s'encastra littéralement dans le bloc de glace. Sur le pont, le capitaine et son second s'agenouillèrent

pour se recommander à Dieu. Des fissures s'étaient produites dans la coque et l'eau pénétrait lentement les cloisons. Par bonheur les pompes fonctionnaient lentement. On amena les voiles et le navire que le vent ne chassait plus, le bateau se dégagea lentement. Il rejoignit tant bien que mal un port d'Irlande où on le mit en cale sèche.
Ces deux délivrances successives – il avait déjà échappé à

En captivité

la noyade et au requin – firent grande impression sur l'esprit du jeune Joseph. Il connut d'ailleurs bien d'autres aventures. Le bateau sur lequel il naviguait essuya d'effroyables tempêtes dont l'une faillit bien lui être fatale. A la suite du naufrage, Joseph Bates s'était rendu à Liverpool pour tâcher de trouver un navire en partance pour Boston. La veille du départ, des gardes royaux firent une descente dans la taverne où le jeune Joseph logeait. Ils l'arrêtèrent et l'emmenèrent au siège de la Royal Navy.

Des centaines de marins américains furent ainsi capturés et obligés de servir sur des bateaux de la Marine britannique. Ce fut même une des raisons de la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Angleterre en 1812.

La guerre étant déclarée, qu'allait-il advenir de ces jeunes Américains engagés sur les navires de Sa Majesté le Roi d'Angleterre ? En tant que citoyens américains, Joseph Bates et plusieurs autres marins dans le même cas allèrent trouver le commandant de leur unité. Ils protestèrent violemment contre l'obligation où ils étaient de se battre contre les navires de leur propre pays.

Le capitaine eut le tact de comprendre l'ambiguïté d'une telle situation. Les jeunes gens reçurent l'ordre de rallier l'Angleterre. Ne sachant que faire d'eux, les autorités les firent incarcérer d'abord dans un vieux rafiot servant de prison, puis à l'abri des murs épais d'une forteresse.
C'était dira plus tard Joseph, la prison la plus sordide de toutes celles que j'ai eu l'occasion de visiter ! Cette incarcération se prolongea durant deux ans et demi, ce qui porte à cinq ans ce séjour forcé dans les limites territoriales de la perfide Albion.

Mariage

Libéré une fois la paix signée, Joseph rentra aux Etat-Unis où il s'empressa d'épouser Prudence Nye, sa petite amie de toujours : ils s'aimaient déjà au temps des tresses-dans le dos. En dépit de cette longue absence de cinq années, Prudence avait fidèlement attendu son amoureux.

Joseph Bates reprend alors du service en mer et s'engage sur un navire en partance pour l'Europe. Il monte en grade, devient second puis capitaine au long cours. Prudence acceptait-elle facilement d'être l'épouse d'un marin à qui il arrivait de passer six mois en mer sans toucher terre ? Le prétendre serait exagéré. Mais, comme des centaines d'autres épouses de marins elle se pliait aux circonstances. Toutefois, elle obtint de son mari la promesse qu'il renoncerait à la mer dès qu'il aurait économisé une somme de dix mille dollars.

Pirates

A cette époque, tout navigateur devait compter avec le risque d'avoir affaire, une fois ou l'autre, avec les pirates écumeurs de mers. Joseph Bates, qui avait passé vingt et une années en mer sans faire ce genre de rencontre, connut cette aventure redoutée lors de son dernier voyage maritime. A Rio de Janeiro, il avait accueilli à son bord huit machands brésiliens qui devaient se rendre dans un autre port où ils comptaient investir leur capital consistant en pièces d'or.

Trois jours plus tard, le navire fut rejoint par l'équipage d'un bateau bizarre qui, après avoir tiré un coup de semonce, ordonna au commandant de stopper ses machines.

Comprenant qu'il s'agissait d'une attaque de pirates, les Brésiliens se demandèrent où ils pourraient bien cacher leur or. Comme ils traversaient la cuisine, ils virent le cuisinier soulever le couvercle d'une énorme marmite contenant des pommes de terre en train de bouillir.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils versèrent leur sac d'or dans la marmite aux pommes de terre. Entraînées par leur poids, les pièces s'accumulèrent au fond. Les pirates montèrent à l'abordage et s'approprièrent tout ce qui leur parut avoir quelque valeur. Mais aucun d'eux n'eut l'idée de mettre le nez dans la fameuse marmite.

Une aventure macabre

Des bruits avaient circulé au sujet d'une aventure passablement macabre dont Joseph aurait été, toujours selon la rumeur, la victime – une violation de tombe dans un cimetière près de Philadelphie, ou quelque chose de ce genre.

Interrogé à ce sujet, Joseph se mit à rire : - En effet, c'est une très bonne histoire. Mais ce n'est pas à moi qu'elle est arrivée. C'est à un certain M. Lyon, qui me l'a racontée.

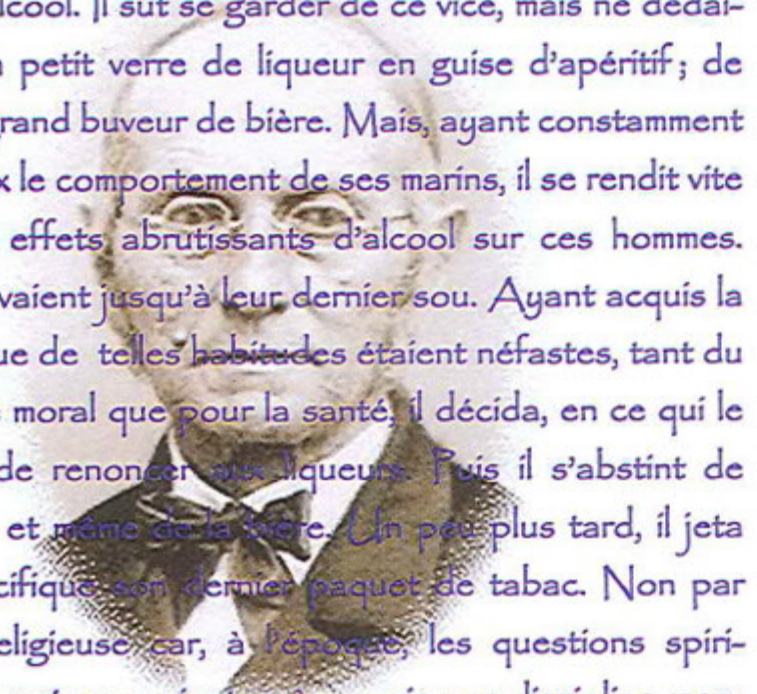
D'après ce que j'ai compris, il avait été enlevé, vêtu d'une simple chemise de nuit, par des bandits qui l'emmenèrent dans le cimetière.

Là ils soulevèrent la dalle d'un caveau et l'obligèrent à y descendre pour voler les bijoux d'une femme âgée qui avait été inhumée le jour même. M. Lyon, obligé d'obéir, prit les bijoux et les tendit aux malfaiteurs ; mais à peine les eurent-ils en main qu'ils firent retomber la dalle, emprisonnant l'homme avec le cadavre.

Dans la nuit épaisse qui l'entourait, le pauvre homme s'assit, en proie à une horrible angoisse. Une mort certaine l'attendait !... Mais quelque chose, survint – autrement cette histoire n'aurait pu être racontée. Une autre bande de voleurs de cimetières s'attaqua au même tombeau.

Entendant qu'on levait la pierre, M. Lyon se dressa et agita frénétiquement les bras en poussant des cris perçants. Les voleurs persuadés que le spectre de la morte les poursuivait s'enfuirent affolés. Comme M. Lyon était sur le point de les rattraper il entendit l'un deux crier à son complice : « Patrick ! Patrick ! la vieille est à nos trousses ! »
Quand ils atteignirent les rues éclairées, les voleurs se dispersèrent et disparurent. Il ne les revit jamais.

Un vrai loup de mer



Le capitaine Bates était un vrai loup de mer, c'est-à-dire un homme rude, aux instincts puissants. La plupart de ses pareils meublaient leur solitude en ingurgitant des quantités fabuleuses d'alcool. Il sut se garder de ce vice, mais ne dédaignait pas un petit verre de liqueur en guise d'apéritif ; de plus il était grand buveur de bière. Mais, ayant constamment sous les yeux le comportement de ses marins, il se rendit vite compte des effets abrutissants d'alcool sur ces hommes. Certains buvaient jusqu'à leur dernier sou. Ayant acquis la conviction que de telles habitudes étaient néfastes, tant du point de vue moral que pour la santé, il décida, en ce qui le concernait, de renoncer aux liqueurs. Puis il s'abstint de boire du vin et même de la bière. Un peu plus tard, il jeta dans le Pacifique son dernier paquet de tabac. Non par conviction religieuse car, à l'époque, les questions spirituelles ne le préoccupaient guère, mais par discipline mentale et parce qu'il avait expérimenté l'effet nocif des stimulants. « Plus tard, il renonça également au thé et au café ainsi qu'à la viande et à la pâtisserie. ».

Evidemment, une attitude aussi contraire aux usages en cours le mit parfois dans des situations plutôt gênantes. Ainsi, à un banquet où l'avait invité un riche marchand péruvien, on lui demanda de porter un toast à la santé de George Washington. Comme il refusait l'alcool, son hôte s'emporta et voulut le forcer à boire. Joseph Bates résista et porta le toast à sa manière – en levant son verre qui ne contenait que de l'eau !

A une autre occasion, lors d'un pique-nique, on lui demanda de prononcer le bénédicité. Or, ayant aperçu, sur les tables, des viandes et des pâtisseries qu'il savait fort indigestes, Joseph était assez embarrassé. Trois secondes de réflexion et il avait trouvé le moyen de tourner la difficulté : il pria le Seigneur de bénir tous les aliments sains qu'on était sur le point de servir. Il y eut quelques sourires en coin.

Mais Joseph n'avait pas renié des principes qu'il tenait pour vitaux et les personnes présentes savaient désormais à quoi s'en tenir !

Joseph Bâtes marche sur les traces de Miller

Durant les longs voyages en mer du capitaine Bates, sa femme et ses vieux parents ne cessaient de prier pour lui.

Sont-ce les prières qui l'incitèrent un jour à lire quelques chapitres de la Bible ? En tout cas, ce qu'il lut l'intéressa au plus haut point et le porta à s'interroger sur ses propres péchés. Il souffrait dans son âme du mal qu'il constatait en lui-même, et souhaitait en obtenir le pardon. Alors il pria, avec ferveur, durant toute une semaine, puis une autre encore et, bien qu'il n'eût reçu aucune réponse, inexplicablement, il se sentit mieux, presque apaisé, confiant. Il comprit alors qu'il suffit d'avoir la foi pour être pardonné. Cette expérience fut un pas décisif dans la vie de cet homme dont la vocation semblait pourtant bien tracée.

Après sa conversion, Bates donna sa démission de la marine marchande et se fit fermier. Mais, ayant toujours en vue le bien social, il fonda des sociétés de tempérance, afin, si possible, d'arracher les marins à leur ivrognerie, vice très répandu chez les gens de mer.
Un événement considérable et inopiné ramena brusquement son attention sur la Bible : chute d'étoiles de 1833,

phénomène qui parut à plusieurs la confirmation d'une prophétie de Jésus :

« Les étoiles tomberont du ciel » Mat 24

s'appuyant sur les Ecritures, attendaient avec une grande ferveur le prochain retour du Christ.

Six ans plus tard, au printemps de 1845, quelques mois après le grand désappointement de 1844, Bates lut dans un journal intitulé « The Hope of Israël », un article démontrant que le sabbat était le seul vrai jour de repos.

Comme on peut l'imaginer, sa première réaction fut négative : il était tout à fait réfractaire à l'idée d'observer le sabbat des Juifs. Mais la question le titillait ; il étudia cet article à fond, et consultant les textes bibliques qui se rapportaient au sujet, il finit par arriver à la conclusion qu'il ne s'agissait absolument pas du sabbat « des Juifs », mais du saint jour du Seigneur. Il écrivit alors à la rédaction du journal et apprit ainsi qu'un groupe d'Adventistes de Washington, New Hampshire, s'était mis à observer le sabbat.

Bates ne s'en tint pas là. Il fallait absolument qu'il rencontre ces gens ! Il prit donc la diligence et se rendit à Hillsboro, où résidait un certain M.Wheeler, pasteur qui dirigeait un groupe du « 7ème Jour ». Il alla frapper à sa porte et lui expliqua qu'il souhaitait en savoir davantage au sujet du sabbat de l'Eternel. Cet homme le pria d'entrer. Ensemble, ils passèrent la nuit entière à consulter les textes de l'Ecriture. Les premiers rayons de l'aube les trouvèrent que Dieu répande sur le monde entier la vérité redé de la sainteté du sabbat. Joseph reprit la route de convaincu que le sabbat était le seul véritable jour de Il approchait de son domicile quand il rencontra un voisin M. Hall, qui le salua :

- Alors capitaine Bates, quoi de neuf ?

- Ecoutez ! Je viens de découvrir quelque chose d'extrêmement important : c'est que le 7ème jour est le sabbat de l'Eternel notre Dieu ! répondit Joseph Bates.

- Vraiment ? S'étonna M. Hall. Eh bien, je vais consulter ma Bible pour voir ce qu'il en est.

C'est ce qu'il fit. Peu après, il se mit lui aussi à observer le sabbat.

Joseph Bates, lui, s'efforçait d'emporter l'adhésion des autres membres du groupe, parmi lesquels se trouvaient James White et Ellen Harmon. La question lui paraissait si fondamentale qu'il résolut de publier une brochure sur le sujet. Seulement, les fonds manquaient. Et comment le faire sans argent ?

Quatre livres de farine

Joseph Bates avait longtemps joui d'une agréable aisance mais, depuis quelques années, il avait dépensé sans compter pour la cause de Dieu et ses réserves étaient épuisées. Alors il pria et il comprit que le Seigneur lui procurerait les moyens de faire paraître sa brochure. Il se mit donc à l'ouvrage avec une Bible et une concordance.

Il travaillait depuis une heure environ quand sa femme entra :

- Joseph, dit-elle, j'aurais besoin de quelques petites choses pour la cuisine, en particulier de farine.
- Combien t'en faut-il ?
- Environ quatre livres
- Très bien !

En mari courtois Joseph lâcha immédiatement son travail et se rendit dans une épicerie toute proche où il acheta exactement quatre livres de farine. En ce temps-là les gens achetaient habituellement la farine par barils mais Joseph compta qu'il ne lui restait alors pas assez d'argent pour le sucre, le beurre et les œufs dont sa femme avait besoin. Il s'en tint donc aux quatre livres. Rentré chez lui, il déposa le tout sur la table de la cuisine et se remit à son travail.

Madame Bates, occupée dans la cour, n'avait pas vu son mari rentrer. Quand elle aperçut les quatre livres de farine, elle s'interrogea sur leur provenance et alla auprès de son mari :

- Qui a apporté cette farine ?
- Pourquoi, n'est-ce pas la quantité dont tu avais besoin ?
- Oui. Mais explique-moi comment toi, le capitaine Bâtes qui a conduit des vaisseaux dans toutes les parties du monde, tu te déranges pour aller acheter chez l'épicier quatre pauvres petites livres de farine ! Vraiment, je ne te reconnais plus !...
- Ma chéri, lui répondit le capitaine, j'ai dépensé pour toi tout l'argent qui me restait !

Prudence Bates ne connaissait pas leur situation financière en détail. Elle ignorait que les 11000dollars provenant de la vente d'un bateau avaient été dépensés pour promouvoir l'œuvre de Dieu et aider des familles nécessiteuses. Elle s'exclama :

- Tout l'argent dis-tu ?... Mais je croyais que nous étions riches !

Le capitaine se leva avec toute la dignité d'un capitaine qui dirige son navire et décréta :

- Je vais écrire un livre. Je le distribuerai et répandrai ainsi dans le monde la vérité sur le sabbat.
- Mais alors, de quoi vivrons-nous ?
- Le Seigneur y pourvoira.
- Oui, bien sûr, le Seigneur y pourvoira. Tu n'as que ce mot à la bouche ! Alors qu'on ne sait même pas...

Elle éclata en pleurs et sans terminer sa phrase, elle quitta la pièce. Il y avait de quoi être bouleversée : apprendre ainsi, brutalement, qu'on n'a plus rien devant soi ! Mais elle allait savoir ce que c'était de vivre par la foi.

Une demi-heure plus tard, Bates eut l'impression très nette qu'une lettre l'attendait à la poste et que cette lettre lui apporterait de l'argent. Il s'y rendit donc sans tarder.

A l'époque, les frais de port étaient le plus souvent à la charge du destinataire. Lorsque Joseph demanda s'il y avait une lettre pour lui, on lui réclama 25 cents réglementaires. Un peu gêné, il avoua être sans argent. Le préposé au guichet connaissait le capitaine Bates :

- Prenez-la, dit-il, vous réglerez cela plus tard.
- Non, répondit Joseph Bates. Mais ouvrez cette lettre vous-même. Je suis à peu près certain qu'elle contient de l'argent. Si tel est le cas, vous vous paierez et je lirai la lettre ensuite.

La lettre était accompagnée d'un billet de 10 dollars. Elle disait ceci :

« Cher frère Bates, le Seigneur m'a inspiré de vous envoyer ces 10 dollars. Je n'écris pas plus longuement car j'ai le sentiment que cet argent doit vous parvenir dans le plus bref délai. »

Le capitaine Bates quitta le bureau de poste tout réconforté. Il s'arrêta à l'épicerie et fit quelques emplettes : des pommes de terre, du sucre, de la semoule de maïs, un baril de farine et quelques autres petites choses dont sa femme avait besoin. Il donna l'adresse au garçon livreur en précisant :

- Déposez tout cela à l'entrée de la véranda. La maîtresse de maison objectera peut-être qu'il y a erreur et que cela ne lui est pas destiné. N'en tenez pas compte.

Puis Joseph Bates reprit allègrement le chemin de la maison et y pénétra par la porte donnant sur l'arrière-cour. Il était déjà penché sur ses livres quand sa femme accourut tout excitée :

- Joseph, regarde sur la véranda. Il y a un plein baril de farine et plusieurs autres choses. C'est un commissionnaire qui a déposé cela. Je lui ai dit que nous n'avons rien commandé mais il a continué à décharger ses colis.
- Mais d'où cela vient-il ?
- C'est le Seigneur qui l'a envoyé.
- Oui, oui, je sais, le Seigneur y pourvoira. Avec toi, c'est toujours la même histoire !...
- Tiens, dit Bates, lis ceci ! Et il lui tendit la lettre.

Alors Prudence Bates comprit. Elle fondit en larmes, mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie et de confiance.

- Oh ! Joseph, dit-elle, tu avais raison ! Comment puis-je être aveugle à ce point !...

Cette expérience encouragea Joseph dans la préparation de sa brochure. Il en fit imprimer mille exemplaires sans savoir d'où lui viendrait l'argent. Lorsque le travail fut terminé, la somme arriva aussi et la distribution de la petite brochure ne subit aucun délai.

Le ticket de chemin de fer

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule occasion où le ménage manqua d'argent. Il y eut des jours où les Bates n'avaient plus un seul dollar à la maison. Et aucune réserve en banque, ce qui plongeait Prudence Bates dans des abîmes d'inquiétude. Son mari, en revanche, ne se laissa jamais abattre. Il s'arrangeait simplement pour révéler le plus tard possible à sa chère Prudence, qu'ils en étaient à leurs derniers centimes.

Joseph Bates vivait littéralement par la foi. A une certaine occasion, il se sentit poussé à se rendre à Rochester. Mais il n'avait pas de quoi payé le prix du billet. Il demanda au Seigneur de lui procurer l'argent nécessaire. Déception : rien ne vint ! Mais l'impression qu'il devait aller à Rochester était si forte qu'il partit quand même pour la gare. Le train était à quai. Bates choisit son wagon, y monta, et

s'installa dans le compartiment...Puis, fermant les yeux, il pria encore le Seigneur de lui envoyer l'argent nécessaire avant que le contrôleur ne le jette dehors pour s'être permis de voyager sans ticket. Soudain, il sentit une main se poser sur son genou. Ouvrant les yeux, il ne s'étonna pas de voir un inconnu lui tendre un billet d'un dollar en disant :

« Prenez-le, j'ai senti que je devais vous donner cela »

L'homme retourna s'asseoir à sa place à l'avant du wagon. Le contrôleur passa. Bates lui régla le montant du trajet et le contrôleur lui rendit la monnaie.

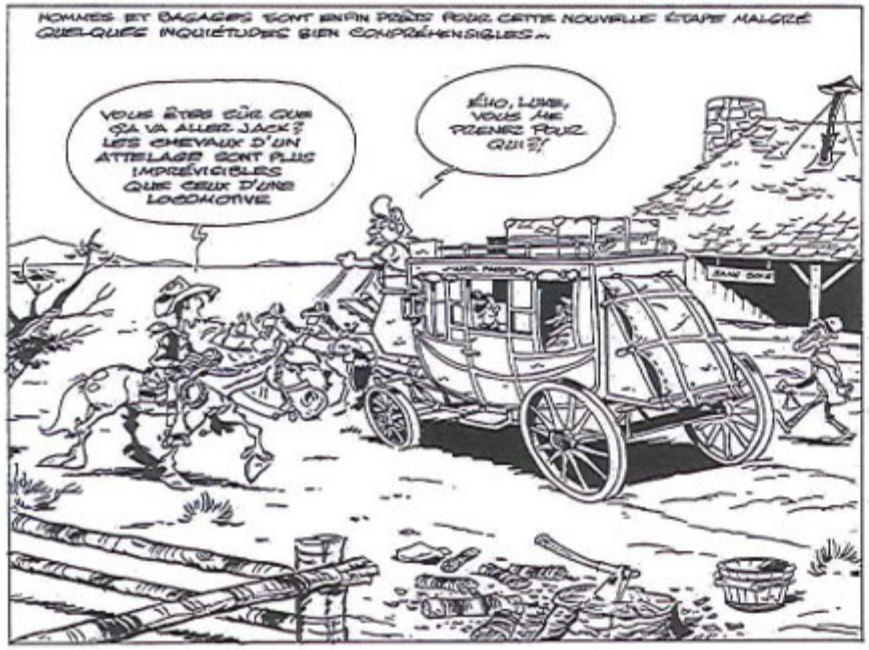
Il faut une mesure de foi peu commune pour oser un geste de ce genre. Et une consécration de tous les instants pour être honoré de si réconfortantes réponses. C'était le cas de Joseph Bates qui avait tout donné – temps, argent, dévouement – pour faire triompher la Cause de Dieu.

A l'âge de Cinquante deux ans, il lui restait sa maison, quelques hectares de terrain et la volonté de consacrer au Seigneur les années qui lui restaient à vivre.

Rêves prémonitoires

Vers la même époque, toujours vivement préoccupé par cette importante question du sabbat, Joseph Bates fit un rêve assez curieux. Il se trouvait sur un bateau qui naviguait cap au nord et traversait allègrement toute une série de villes et de villages. Comment ce bateau pouvait naviguer à travers ces localités peut sembler bien étrange mais les rêves sont ainsi faits et le marin de carrière qu'était Joseph Bates l'admettait parfaitement. Dans ce rêve, il finissait par arriver dans un certain village où, il en avait la conviction, le Seigneur souhaitait qu'il prêchât.

Au matin, l'impression produite par ce rêve demeurait si vivace que Bates résolut de se mettre en route à la recherche du village en question. Malheureusement, le rêve avait omis d'indiquer le nom du village et n'en avait pas précisé la localisation. Joseph se rendit donc au bureau des diligences et demanda un billet pour la première station sur le trajet en direction du nord. Arrivé en vue de la localité,

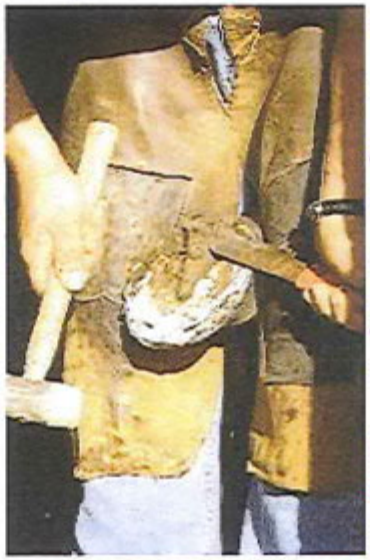


voyageur sut tout de suite que ce n'était pas celle de son rêve. Il reprit donc un billet pour la station suivante – qui n'était pas la bonne... La chose se répéta quatre ou cinq fois avant que se présente le village dont l'image s'était gravée dans son esprit.

Le cocher et les autres passagers durent certainement prendre pour un fou ce voyageur qui, à chaque nouvelle station, reprenait un ticket pour la suivante. Mais cela importait peu au capitaine Bates. Il finit par débarquer à Jackson, au Michigan, un endroit nouveau pour lui, où il ne connaissait personne.

Il commença par se renseigner. On lui indiqua que la localité comptait une vingtaine d'Adventistes. Il choisit de se rendre chez l'un d'eux, un forgeron nommé Palmer.

Il trouva l'homme en train de ferrer un cheval. Sans s'inquiéter du bruit du marteau frappant durement le fer



rougi sur l'enclume, il se mit à parler des prophètes et du jour du Seigneur. De temps à autre, le forgeron faisait une pause et écoutait son interlocuteur avec la plus grande attention. A un certain moment, il cessa même tout travail pour mieux saisir ce qu'on lui exposait. Puis mettant la main sur l'épaule de Bates, il lui dit :

« Vous m'avez convaincu ; ce que vous enseignez me paraît tout à fait conforme à l'Ecriture »

Le point essentiel était évidemment le sabbat considéré comme le jour de repos.

Plusieurs autres membres du groupe de Jackson se mirent à observer le sabbat. C'étaient pour la plupart des gens aisés.

Bien des années plus tard, ce sont eux qui fournirent à James Whites les fonds nécessaires pour fonder sa première imprimerie.

Deux ans plus tard, Joseph Bates fit un rêve presque identique alors qu'il se trouvait justement à Jackson. Il voyageait de nouveau en bateau – ce qui était bien dans la ligne d'un homme de mer – mais cette fois, le navire se dirigeait vers l'ouest. Bates débarquait dans une petite ville dont il lu très clairement le nom de Battle Creek. C'était là que, dans son rêve, il était appelé à travailler.

Au matin, il demanda à M. Palmer s'il connaissait dans le voisinage une localité du nom de Battle Creek. Celui-ci répondit qu'il existait effectivement une petite ville de ce nom à 65 km en direction de l'ouest. Bates se rendit aussitôt à la gare et prit le premier train pour Battle Creek.

Là, ne connaissant personne et ne sachant pas très bien par où commencer, il se rendit à la poste principale et demanda au buraliste de lui indiquer le nom et l'adresse du plus honnête homme de l'endroit. On lui parla d'un certain M. Hewitt, un presbytérien. Joseph Bâtes se rendit immédiatement au domicile de l'inconnu et lui dit en guise d'introduction :

- Monsieur, on m'a envoyé chez vous en m'affirmant que vous êtes le plus honnête homme de Battle Creek. En ce cas, j'ai un message très important à vous présenter.

M. Hewitt pria son visiteur d'entrer. Joseph Bates se mit alors à lui expliquer ce que les personnes de son groupe croyaient avoir découvert relativement aux prophéties et au sujet du sabbat. Les deux hommes passèrent la plus grande partie de la journée à étudier les textes relatifs à ces questions.

Convaincu par les déclarations de l'Ecriture, M. Hewitt observa le 4ème commandement dès le sabbat suivant avec toute sa famille. Il fut le premier d'un petit noyau d'Aventistes qui se développa rapidement. Quelques années plus tard, il y avait, à Battle Creek, 2500 Adventistes ; l'organisation possédait plus grande maison d'édition du Michigan, un sanatorium et une école.

Ce sont là des expériences inoubliables. Bouleversantes aussi, et combien réconfortantes. Comme on doit se sentir fort quand on se sait guider par Dieu !

Aventures missionnaires

A soixante ans passés, Joseph Bates se rendait d'un camp-meeting à l'autre, en plein hiver, à pied, brassant la neige sur les routes canadiennes, afin de répandre la bonne Parole. En compagnie d'Hiram Edson, il parcourut ainsi plus de huit mille kilomètres au cours d'un certain hiver ; et il ne fut pas malade un seul jour. Il se passait d'ailleurs des années sans qu'il s'accorde un congé pour maladie. Il attribuait son extraordinaire résistance physique à ses habitudes alimentaires.

Bates participa activement à diverses actions missionnaires. L'aventure n'en était pas exclue, comme on va le voir. L'incident que nous allons rapporter et dont Joseph Bates fut le héros ou plus exactement la victime aurait pu fort mal tourner. En fait, son heureuse issue lui donne rang parmi ces souvenirs très drôles que, par la suite, on se plaît à raconter.

Joseph Bates, James White et sa femme attendaient sur le quai du canal Erié, à Port Gibson, le bateau qui devait les emmener à New York. Le bateau approchait, en effet, mais au grand étonnement de ceux qui devait embarquer, il ne manifesta aucune intention de s'arrêter.

Comme il passait très lentement et très près du bord, son pont supérieur sensiblement à hauteur du quai, James White enleva sa femme dans ses bras et d'un bond magistral atterrit sain et sauf sur le pont avec son fardeau. Bates, lui, restait là, tenant à la main le billet d'un dollar qui devait acquitter le prix de leur passage. Il agita frénétiquement les bras, montrant ostensiblement son dollar mais, selon toute apparence, le capitaine n'avait rien vu et le bateau continuait d'avancer.

Bates se voyait déjà restant seul sur le quai. La seule chose à faire était d'imiter James White et de sauter sur le bateau en marche. Il s'y résolut sans enthousiasme. James White avait alors vingt-sept ans mais Bates frisait la soixantaine. Sa détente musculaire était loin de valoir celle de son jeune ami.

En tout cas, il calcula si mal son élan qu'il fit un plongeon retentissant dans le canal.

Quand il refit surface, il avait toujours son petit carnet dans une main et son dollar dans l'autre.

Inexplicablement, en dépit du plongeon, il avait toujours son chapeau sur la tête. Mais gorgé d'eau, le couvre-chef glissa. Dans le mouvement que Bates fit pour le rattraper, il perdit le dollar ! Entre-temps, quelqu'un avait alerté l'équipage ; le bateau avait stoppé ses machines. On déroulait déjà une échelle de corde. Bates s'y agrippa tant bien que mal et parvint à gagner le pont. Il devait offrir un bien plaisant spectacle avec ses vêtements plaqués au corps, tout dégoulinants d'eau sale. Ses souliers transformés en bassins faisaient à chacun de ses pas un drôle de bruit de succion. Comme il n'avait pas de vêtements de rechange, force lui fut de rester tranquillement assis sur le pont, présentant alternativement aux rayons du soleil les différentes parties de son individus !

En route, le trio décida de faire escale à Canterport pour y visiter une famille adventiste. C'est dans ce piteux équipage que Bâtes rencontra ces amis inconnus !

A l'instar de Miller, Joseph Bates fut un ardent prédicateur du retour du Christ et l'un des promoteurs du Mouvement adventiste dont James et Ellen White devinrent bientôt l'âme .

Histoire tiré du livre
« Sur les traces .... » des Editions Fides
Brochure publiée par le département de
la Jeunesse — Division Eurafricaine
Schosshaldenstr. 17— CH 3006 Berne

Ministères auprès des enfants

Département MAE FFN — 2010
Mise en page Françoise Toniolo

130 bd de l'Hôpital
75013 Paris

01 44 08 77 96

Aujourd'hui je vais vous raconter une histoire sur les couleurs. On dit qu'un jour les couleurs se disputaient. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'elles voulaient savoir qu'elle couleur était la meilleure, la plus importante, la préférée.

Le vert dit
Ah ! C'est sûr que c'est MOI le plus important car j'ai été choisi pour donner ma couleur à l'herbe, les arbres, et les collines. Je suis le symbole de la vie !

Le bleu l'interrompt et lui dit,
Non, Non, Ce n'est pas vrai, c'est MOI! Je suis bleu. Bleu comme LA MER et LE CIEL. C'est l'eau la base de la vie... et le ciel donne la paix et la sérénité.

Le jaune se met à rire et dit,
Oh là là ! qu'est-ce que vous êtes triste. MOI, je suis jaune
Jaune comme le soleil, la lune et les étoiles.
J'apporte le rire et la chaleur au monde.

L'orange s'avance et dit
Mais enfin, c'est moi le plus utile car je suis la couleur de la santé. Je porte les meilleures vitamines.
Pensez aux carottes, aux courges, aux oranges ! Je ne reste pas long temps dans le ciel mais quand je suis là pour le coucher du soleil...
Ahh...qu'est-ce que je suis belle !

Le rouge ne pouvait plus supporter de les écouter, alors il crie,
Je suis le maître de vous tous ! Je suis la couleur du sang et le sang c'est la vie! Je suis aussi la couleur de l'amour et du courage.

Et les voilà, pendant des heures, les couleurs n'arrêtaient pas de se disputer. Leurs voix devenaient de plus en plus fort jusqu'à ce que...

C'était quoi ?

L'éclair les interrompt et leur dit,
Vous êtes absurdes de vous disputer ainsi. Vous êtes tous uniques et différents. Avez-vous oublié que vous avez été créée pour accomplir une tâche spéciale ? C'est dire au monde l'amour infini que Dieu a pour ses créatures. Annoncez ceci au monde.

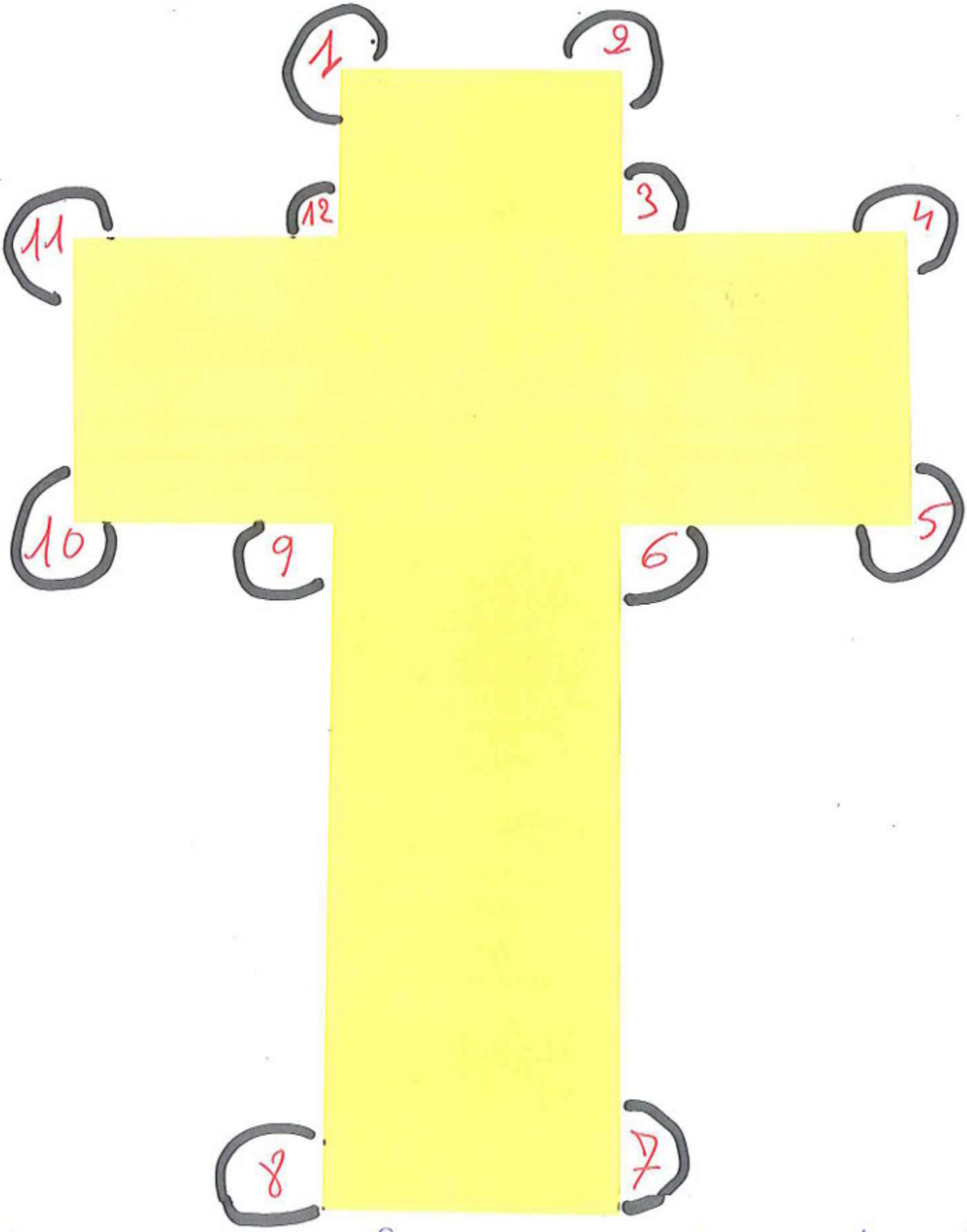
Les couleurs embarrassées par leurs propos se sont réunis...

Formant un bel arc-en ciel pour être admirer par ceux qui veulent bien le regarder.

Vous savez, vous êtes comme ces couleurs, uniques, différentes, et importantes car vous êtes des fils et filles de Dieu, avec un message à transmettre...Cet amour que Dieu a pour nous.

Couleur	Objet	Jésus	Et nous !
Jaune	Soleil	Soleil de justice Chaleur de son amitié Esaïe 42 : 6 et 7	Quel est mon attitude devant une injustice ?
Bleu	Ciel	Jésus est monté vers son Père Il reviendra nous chercher Luc 24 : 50 – 52 Apoc 21 : 3 - 5	En attendant je peux lui parler, communiquer avec lui. Pourquoi la prière est-elle nécessaire ?
Rouge	Croix	Pourquoi la mort et la résurrection de Jésus est importante pour chacun d'entre nous ? Matth 27 : 31 2 Cor 8 : 9	La grâce Est-ce facile de pardonner ?
Orange	Orange, fleurs	L'amitié de Jésus pour chacun d'entre nous est comme un parfum doux....même lorsque nous nous comportons mal.... Actes 10 : 43	Avoir un ami(e) ! Quel doit être ma relation, mes échanges avec lui (elle) Si Jésus est mon ami quel doit être mes échanges avec lui ?
Vert	Pierres précieuses	Jésus est comparé à une pierre du temple Matth 21 : 42 Ephésiens 2 : 4 et 5	Et moi-même suis-je aussi une pierre vivante? Une bénédiction pour les autres ?
Mauve	Ephod	Le sacrificateur portait les noms des 12 tribus d'Israël. Jésus est notre Sacrificateur Il nous porte sur son cœur Exode 28 : 15 – 22, 29 1Thes 4 : 10	Lorsque j'accepte de suivre Jésus, je deviens un témoin... Comment montrer que je suis un témoin de Jésus ?

Françoise Tonietto
DIEFFEN



Le jeune au N°1 lance au N°2 et ainsi de suite

Une cigogne que vous aimerez

Les soldats fatigués firent halte. Autour d'eux des ruines et encore des ruines. Qu'avaient-ils donc espéré en entrant dans cette petite ville arabe que le tir d'artillerie avait pilonnée sans arrêt pendant des heures le jour précédent ? Ils avaient reçu l'ordre de l'occuper et sans se poser trop de questions oiseuses, ils s'apprêtaient à y organiser leur campement, lorsque l'attention d'un jeune sous-officier fut attirée par un piaillement désolé derrière lui. Il y avait donc encore un être vivant dans ces ruines ? Qui pouvait ainsi conter sa peine ? Le sous-officier se dirigea vers la sombre carcasse d'une maison aux murs calcinés, de laquelle sortait le piaillement plaintif.

Tout étonné, il découvrit bientôt un gros oiseau dans lequel il identifia bien vite une jeune cigogne. Pauvre bête ! Pris de panique, vraisemblablement, le mâle et la femelle avaient abandonné le nid au moment du bombardement, laissant là leur progéniture trop jeune pour fuir avec eux. A la fois ému et amusé, le jeune sous-officier prit le volatile sous le bras et s'en revint au bivouac.

— Regardez, les garçons, ce que je vous amène ! Un orphelin !

— Est-ce que ça se mange ? demanda quelqu'un pour plaisanter.

— Je ne sais pas si ça se mange, mais une chose est sûre, c'est que cette bestiole a envie de manger, elle ! Regardez-la claquer du bec !

En effet, la jeune cigogne maniait son grand bec de façon significative mais sans toutefois manifester le désir de quitter les bras accueillants du jeune sous-officier. Un rassemblement s'était fait autour d'eux, et les exclamations amusées fusaient de la bouche de ces grands enfants. L'un d'eux, qui tenait à la main une boîte de sardines qu'il venait d'ouvrir, l'offrit d'un geste gamin à la jeune cigogne qui ne se fit pas prier pour y plonger la pince aiguë de son grand bec et vider la boîte en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Dès lors, ce fut à qui, parmi les jeunes soldats, meublerait ce long bec de quelque chose de comestible. Quelques heures à peine suffirent pour faire de la jeune cigogne la mascotte de la

compagnie et transformer le jeune sous-officier en nourrice attentive. Il n'eut pas à faire de grands efforts pour s'attacher l'animal qui ne le quittait pas plus que son ombre. A mesure que les jours passaient, la cigogne, mêlée par la force des choses à la vie de la compagnie, semblait toujours s'arranger de manière à se trouver aux côtés de celui qui avait eu pitié d'elle...

*
* *

Cependant, après quelques jours de répit, les combats avaient repris, sévères. Partageant les hasards de la guerre, la cigogne mena, pendant quelques mois, une vie pour le moins bizarre, mais manifesta toujours de la docilité et un instinct très sûr. Malheureusement pour elle, au cours d'un engagement terrible, le jeune sous-officier fut fait prisonnier des Arabes. Dans ce pays de la soif où le nécessaire lui était à peine accordé, le prisonnier, pâle et amaigri, s'attendait chaque jour au pire ! Il vint sous la forme d'une bande hurlante qui le traîna sur une place où une foule fanatisée attendait la mort du roumi. Les yeux brûlés de lumière, la nuque douloureuse, les membres brisés de fatigue, le jeune homme regardait ses bourreaux préparer la fête de sa mort...

*
* *

Brusquement, le décor changea... Les cris se turent. Ce n'était plus le prisonnier qu'on regar-

dait, mais un gros oiseau qui tout à coup apparaissait dans le ciel, décrivant des cercles de plus en plus rapprochés et petits. Au bout d'un instant, il fut facile de reconnaître une cigogne, laquelle finit par atterrir aux pieds du jeune homme lié au poteau et à manifester une telle agitation que, dans la foule superstitieuse et devenue tout à coup angoissée, chacun retenait sa respiration dans l'attente de ce qui allait se passer... Ce qui se passa fut, en effet, extraordinaire. Le gros oiseau semblait exécuter autour du prisonnier une danse étrange, ponctuée de forts claquements de son bec posé sur les bras du jeune homme, semblant lui réclamer quelque manifestation de tendresse. Etourdi de surprise, le sous-officier n'en pouvait croire ses yeux ! La cigogne, « sa » cigogne ! Comment avait-elle pu le découvrir ? Cela, il ne le saurait jamais, mais une chose était sûre, c'est que les deux amis s'étaient retrouvés et avaient entamé une conversation qui laissait la foule et les bourreaux saisis de crainte. Que fallait-il faire ? Tuer l'oiseau ? Non, car il était visible qu'un esprit l'habitait, qu'il importait de ne pas contrarier si l'on désirait ne pas attirer sur la tribu la malédiction divine ! Les notables se consultèrent, et après de longues délibérations il fut convenu qu'on relâcherait le prisonnier visité si visiblement par un messager d'Allah.

Immense fut la joie de la compagnie quand les hommes virent revenir au camp leur sous-officier dont depuis des jours on déplorait la disparition

ainsi que celle, d'ailleurs, de la mascotte. Et si jamais cœurs furent remués, ce furent bien ceux de ces soldats, les soirs de bivouac quand, au clair de lune, ils discutaient des raisons mêmes de leur existence en parlant du sous-officier miraculeusement sauvé par un oiseau.

LES MAINS BLESSÉES

Claude venait de perdre sa femme qu'il aimait passionnément. Il en était révolté, indigné, colère. Il en voulait à Dieu qui ne l'avait pas guérie, elle si belle, si charmante, si douce. Il se posait mille questions:

— Pourquoi? Nous nous entendions si bien! Nous ne nous occupions pas d'autrui! Mon amour pour elle m'avait remis sur la bonne voie. Elle ne m'a pas laissé d'enfant et me voilà seul, si seul... Que faire pour me changer les idées? Je suis obsédé par ma tristesse. Non, Dieu n'est pas bon comme on le prétend. Je ne veux plus m'occuper de Lui. Ce mauvais sort me rend athée. Je sortirai de nouveau avec les copains. C'est moi qui les ferai rire, comme avant mon mariage. Je ferai toutes sortes de bêtises pour m'étourdir, dans l'espoir d'oublier...

Dommage! Parce que Claude avait beaucoup de qualités. C'était un homme travailleur, courageux, intrépide. Il se dérouta complètement.

*
* *

Une certaine nuit, il y eut un incendie, pas loin de chez lui. Il fut le premier levé pour apporter ses services. La maison tout en flammes avait déjà beaucoup de mal.

— Tout le monde est-il au moins sorti de l'immeuble, demanda Claude?

— Il doit y avoir Félix, au deuxième étage, le petit orphelin, vous connaissez?

— Il s'agit d'y monter et un peu vite! C'est de ce côté? L'échelle est de l'autre côté. On n'a pas le temps d'attendre, j'y monte.

... Et se cramponnant au tuyau d'écoulement des eaux venant des chéneaux du toit, vif comme un singe, Claude monta et d'un bond entra dans la chambre, prit l'enfant et redescendit de la même manière. Le petit était sain et sauf, bien que pleurant à tue-tête.

Ensuite, Claude ne fit plus rien. Il parlait à Félix qu'aucune femme ne pensait à emporter pour en prendre soin. La maison s'écroula sitôt après le sauvetage. On ne put que protéger les bâtiments du proche voisinage. Puis tout reprit son calme... mais pas les mains de Claude qui avaient été cruellement brûlées par le tuyau auquel il s'était agrippé pour monter chercher Félix et pour redescendre.

Au matin, le docteur s'occupa de ce cas, assez grave. Heureusement, l'état général du blessé était bon, ce qui facilita la guérison. Claude fut cependant plusieurs semaines dans l'incapacité de travailler. Il se promenait, les deux mains bandées, soutenues pour diminuer la souffrance. A plusieurs reprises, il rencontra son petit protégé, un joli bambin de quatre ans. Félix accourait, plein d'affection et de reconnaissance.

— Tu as mal aux mains parce que tu n'as pas voulu que je sois brûlé! Tu es gentil, toi. Plus gentil que tous les autres. Je voudrais que tu sois mon papa... Tu sais, moi, je n'ai pas de papa ni de maman. Je suis tout seul.

— Mais quelqu'un s'occupe de toi?

— Oui, mais ce n'est pas la même chose.

— Bien sûr, je te comprends... Moi aussi je suis tout seul. C'est triste d'être seul. Ma petite maman, je veux dire ma femme est morte... On est tout seul!

— Oh! Comme tu es triste! Je vois. Je t'aime beaucoup. Je voudrais t'embrasser. Tu me permets?

... Et le petit, avec beaucoup de précautions afin de ne pas faire mal à son grand ami, lui mit les mains autour du cou et lui posa deux bonnes bises sur les joues.

Claude essuya une larme. A son tour, il aurait bien voulu serrer ce petit dans ses bras.

Resté seul, Claude pensait sans cesse à Félix.

— Et si je l'adoptais, ce petit orphelin? Cela donnerait un sens à ma vie. Cela me retiendrait de faire tant de folies... Je vais aller voir le maire et lui en parler.

*
* *

— Nous étudierons votre demande en séance de Conseil communal. C'est sérieux, une adoption. On est sévère dans ces cas-là, dit le maire.

On fut même très sévère!

— Quoi, ce noceur, cet athée! Lui confier un enfant! Ah! non! Jamais!

Mais Claude ne se découragea pas. L'amour que Félix lui témoignait, l'amour que le petit avait su faire naître en lui l'inspirèrent. Calmement, avec respect, il demanda au responsable:

— Monsieur le Maire, permettez-moi de venir moi-même plaider ma cause devant le Conseil communal réuni. Je vous en prie! Quel jour et à quelle heure puis-je venir?

Le maire haussa les épaules, certain que le jeune homme n'aurait aucun succès. Cependant, il donna les précisions demandées.

Et le mardi suivant, Claude, dans ses plus beaux habits, soigné, se présenta dignement devant ladite assemblée.

— Je vous comprends d'hésiter à me confier le petit Félix. C'est tout à votre honneur. C'est par chagrin que je me suis dérouté. Je reconnais que j'ai eu tort et je m'en humilie. Avant mon mariage aussi, je ne pensais qu'à m'amuser. Mais dans quel café m'a-t-on vu tant que j'ai eu ma femme? J'étais toujours à la maison, parce que motivé par l'amour. Félix m'a pris le cœur... Qui est monté accroché au tuyau d'écoulement pour lui sauver la vie? Permettez-moi de vous montrer mes mains...

Avec beaucoup de peine, Claude réussit à enlever ses gros pansements.

— Voilà des semaines que l'on me soigne, et voyez où j'en suis. Le docteur m'assure que je pourrai de nouveau travailler à plein temps, malgré les cicatrices qui demeureront. M'a-t-on vu dans un établissement public depuis l'incendie? Je vous promets de m'occuper de cet enfant comme s'il était le mien. L'un d'entre vous a-t-il souffert autant que moi pour sauver cet orphelin?... Je vous laisse juges, mais je crois que vous accepterez. Je puis vous assurer que vous n'aurez jamais à le regretter. Je me retire. Merci, Messieurs, de votre écoute.

Et toujours aussi dignement, Claude s'en alla.

Et le Conseil communal revisa son opinion.

— C'est vrai, sans Claude, l'enfant serait mort. Je propose qu'on accepte la proposition de ce jeune homme. Qui est d'accord? Qu'on lève la main, dit Monsieur le Maire.

Toutes les mains se levèrent, sans exception.

Quelle fête pour Claude! Quelle surprise heureuse pour Félix qui ne savait rien des démarches de son grand ami. Il dansait de joie!

— J'ai un papa maintenant! Je t'avais bien dit! On ne sera plus seuls, ni l'un ni l'autre. C'est chic! Je suis content!

— Il faut que tu attendes encore quelques jours, jusqu'à ce que je sois guéri. Mais nous nous verrons quand même chaque matin et chaque après-midi. Un mois, c'est vite passé, mon fils.

— Oui papa! Oh! Que c'est beau de pouvoir te dire papa!

*

* *

Claude fut un père exemplaire; Félix un fils très heureux. Claude expliquait tout ce qui pouvait intéresser ou instruire l'enfant. Celui-ci était ravi d'en apprendre tant.

Cinq ans plus tard, visitant un musée, Félix fut surpris de voir une toile où figurait un homme resplendissant, montrant ses mains percées à un autre homme agenouillé, l'air confus.

— Papa, qui est cet homme? Qu'est-ce que cela représente?

— Rien, c'est une histoire qui n'est pas vraie. Cela n'a jamais existé.

— Alors, un conte? Tu sais que j'aime tellement les contes. Dis-le moi, papa, s'il te plaît!

Et Claude décrivit en quelques mots la vie du Christ, et plus en détails, sa mort et finalement sa résurrection, à laquelle Thomas n'avait pas cru.

— Sur ce tableau, tu vois Thomas, l'un des douze disciples, qui n'avait pas été présent lors de la première apparition de Jésus. Il n'avait pas voulu croire à cette soi-disant résurrection. Là, Jésus s'est à nouveau présenté aux disciples, huit jours plus tard, et il dit à Thomas:

«Avance ici ton doigt et regarde mes mains. Avance aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais crois! Et Thomas lui répondit: «Mon Seigneur et mon Dieu!» Jésus lui dit: Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!» [Evangile de Jean 20:24-29]

— Papa! C'est une histoire formidable! C'est comme pour toi: lorsqu'ils ont vu tes mains, au Conseil communal, ils ont cru et tu as pu m'adopter.

Félix posa beaucoup de questions à son père. C'était la première fois qu'on lui parlait de Jésus. Il ne pouvait admettre que ce fût un conte...

La nuit suivante, Claude fit un rêve qui le bouleversa. C'était à lui que Jésus adressait le reproche, avec tristesse, avec amour. Au matin, poursuivi par cette vision, il se jeta à genoux et demanda pardon au Seigneur.

— Tu sais, Félix, il ne s'agit pas d'un conte. C'est une histoire vraie que je t'ai racontée, hier. Nous aussi, nous devons y croire. J'ai souvent fait de la peine au Seigneur en disant que je ne croyais plus en Lui. Dorénavant, nous lirons la Bible ensemble et je réapprendrai à prier. Tu y arriveras aussi. Et nous vivrons comme deux bons chrétiens avec l'aide d'En-Haut.

— Oh! Papa! Ce sera merveilleux! Quand j'ai vu ce tableau, j'ai tout de suite compris que c'était la vérité... Ces mains percées...

LE PETIT VENDEUR DE JOURNAUX

On était en hiver. Toute la journée un brouillard glacé et pénétrant avait pesé sur Chicago. Et la neige s'était mise à tomber dru. Le trafic en était perturbé. Madame Fountain avait terminé ses divers achats et se hâtait vers une station de métro.

— Madame! Un journal? Les dernières nouvelles!

Le petit vendeur de journaux avait l'air misérable. Sa voix était plaintive. L'acheteuse le regarda avec sympathie.

— Habites-tu loin d'ici, demanda-t-elle?

— Non! Mais je ne peux marcher vite, alors ça prend un peu plus de temps.

— Par ce froid, tu devrais rentrer à la maison! Si tu veux, je t'accompagnerai.

— Merci Madame, vous êtes gentille. Mais d'abord, je veux vendre les deux numéros restants. Il faut de l'argent pour que maman puisse me nourrir. Et j'ai aussi un chien auquel je tiens énormément.

Madame Fountain se sentait pressée de s'occuper de ce petit Jimmy, si maigre, si pâle, et elle souhaitait voir dans quel milieu il vivait. Ensemble, ils dépassèrent quelques immeubles et arrivèrent dans un quartier très populeux, près d'une gare de triage.

— C'est là que nous logeons, dans ce vieux wagon. On y est très bien. Venez voir... Cette grosse caisse, c'est la table. Les deux petites, ce sont les chaises. Ici, c'est le lit de ma mère. Et ce lit de camp, c'est le mien. Je veux vite faire du feu pour que maman puisse se réchauffer. Elle est fatiguée quand elle rentre après avoir fait la lessive toute la journée.

Et la mère arriva. Jimmy fit les présentations. Une soupe fut vite préparée.

— Mange, Jimmy, mon petit, car c'est l'heure de te coucher.

Et tandis que les deux dames parlaient ensemble, l'enfant avala son potage de bon appétit.

Puis il s'agenouilla près de son lit et fit sa prière. Il parlait à Jésus comme à un ami:

— Merci de m'avoir donné ce bon repas alors qu'il en est tant qui ont faim. Merci de cette maison bien chauffée, alors que d'autres ont froid. Merci de la bonne maman que j'ai, alors qu'il y a tant d'orphelins et d'isolés. Aide-moi, Seigneur Jésus, à être toujours un bon garçon honnête et reconnaissant, afin que tu puisses me prendre au ciel lors de ton retour. Je t'aime, Seigneur! Tu as donné ta vie pour nous sauver. Merci! Amen.

Madame Fountain en avait les larmes aux yeux.

«Je suis venue par christianisme pour aider ce petit vendeur de journaux, estropié et si pauvre, et c'est lui, sans s'en douter, qui me réconforte, se dit-elle intérieurement.»

— C'est bientôt Noël. Je viendrai vous faire une visite avec mon fils qui a peut-être une année de plus que toi. Ses habits, devenus trop petits pour lui, pourraient te convenir très bien, entre autres choses, une bonne paire de bottes. Qu'en dis-tu, Jimmy?

— Oh! Alors je pourrai dire une fois de plus merci à Jésus. Car c'est lui qui vous a envoyée vers moi. Je me réjouis beaucoup de connaître votre garçon, et de vous revoir, Madame. Merci à l'avance!

*
* *

Il y eut grande fête dans ce wagon, ce Noël-là. Des fruits, des douceurs, des vêtements, des couvertures, des bougies, des jouets, quelques beaux livres aussi pour Jimmy et sa mère... Et plus tard, on amena aussi quelques meubles et même un tapis.

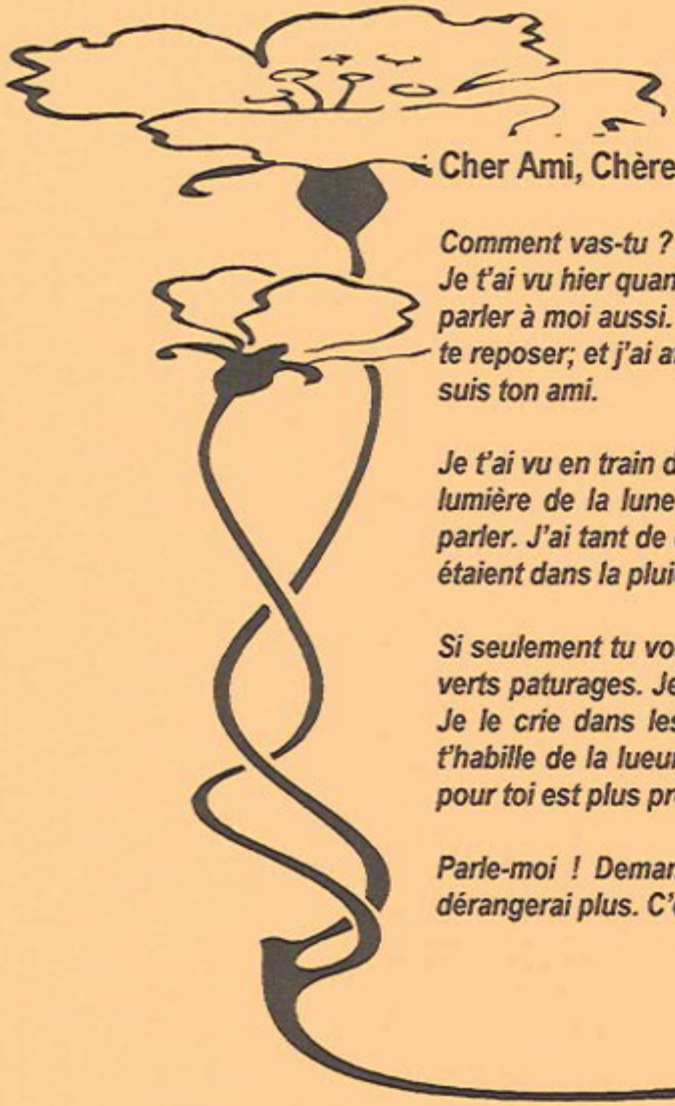
— On se croirait dans une belle villa maintenant, dit Jimmy. Merci! Merci pour tout!

*
* *

Madame Fountain avait un ami médecin auquel elle parla de Jimmy, dans l'espoir de corriger la pénible claudication de l'enfant. L'homme de science fit ce qu'il put, mais Jimmy n'arriva jamais à marcher tout à fait normalement.

— Cet enfant boite, il est vrai, mais spirituellement, il est tellement bien équilibré qu'il supportera plus facilement que d'autres son infirmité, déclara le docteur.

Jimmy était le garçon le plus gai, le plus enjoué, le plus enthousiaste, le plus aimable de son quartier, de son école. Ajoutons qu'il était serviable, poli, toujours de bonne humeur. Et cette force, il la puisait dans la prière, au pied de la croix.



Cher Ami, Chère Amie

Comment vas-tu ? Je me sentais obligé de t'envoyer un petit mot pour te dire combien je pense à toi. Je t'ai vu hier quand tu parlais avec tes amis. J'ai attendu toute la journée, espérant que tu voudrais me parler à moi aussi. Je t'ai donné un coucher de soleil pour terminer ta journée et une légère brise pour te reposer; et j'ai attendu. Tu n'es pas venu. Cela m'a fait de la peine, mais je t'aime encore parce que je suis ton ami.

Je t'ai vu en train de dormir hier soir et j'ai désiré caresser ton front; alors j'ai déversé sur ton visage la lumière de la lune. Là encore j'ai attendu, voulant descendre rapidement pour que nous puissions parler. J'ai tant de cadeaux pour toi ! Tu te réveilles et tu te précipites pour aller au travail. Mes larmes étaient dans la pluie.

Si seulement tu voulais m'écouter ! Je t'aime. J'essaie de te le dire par des ciels bleus et le calme des verts paturages. Je le murmure dans les feuilles des arbres et je le respire dans la couleur des fleurs. Je le crie dans les torrents de montagnes. Je donne aux oiseaux un chant d'amour à chanter. Je t'habille de la lueur chaleureuse du soleil et je parfume l'air avec des senteurs naturelles. Mon amour pour toi est plus profond que l'océan et plus grand que le plus grand besoin de ton coeur.

Parle-moi ! Demande-moi ! S'il te plait, ne m'oublie-pas. J'ai tant à partager avec toi ! Je ne te dérangerai plus. C'est à toi de prendre la décision. Je t'ai choisi et je t'attendrai, car je t'aime!

TON AMI JESUS